

**Johann CHAPOUTOT**  
**LIBRES D'OBÉIR**  
**LE MANAGEMENT DU NAZISME A AUJOURD'HUI**  
**NRF essais GALLIMARD, Paris, 2020**

À force de faire du nazisme le comble du mal, le summum de toute atrocité possible, il semblerait que toutes les atrocités deviennent vénielles, que toutes les autres pratiques génocidaires ne soient que de pâles reproductions, du travail d'amateur. Ainsi le nazisme devient-il de fait l'excuse à toutes les injustices présentes, l'alibi – l'ailleurs étymologiquement – qui innocente le présent à jamais.

Le livre de Johann Chapoutot met cette bonne conscience en question. A aucun moment il ne dit que les managers d'aujourd'hui sont des nazis. Il réintroduit cependant une continuité entre eux et nous. En réinscrivant leurs actes dans les pratiques humaines, il nous conduit à nous questionner sur nos propres pratiques et nous aide à cultiver une intranquillité de bon aloi. Certes, il est dérangeant qu'il y ait plus qu'une parenté entre le fonctionnement de l'état hitlérien et nos valeurs d'entreprise ; il y a une filiation directe ! Au passage, notre auteur souligne une différence essentielle entre le totalitarisme national socialiste et le totalitarisme stalinien : le premier est fondé sur l'importance de la race, de la communauté germanique du sang et de sa supposée pureté, alors que pour le second c'est la notion de classe, plus facilement universalisable, qui justifie les pires décisions. Si les modes d'épuration ont des similitudes de moyens, camps et goulags, l'arrière-plan idéologique est bien différent.

Puisque la race germanique est supérieure, supérieure à ces races latines et orientales, elle doit commander et dominer le monde. Cette biologie raciste est bien connue. Ce qui l'est moins, c'est sa suite logique : au sein du monde supérieur, les individus sont libres, efficaces, performants, capables d'initiatives. Ils ne sont pas soumis à un État centralisé, mais liés par un pacte de sang, unis par une vision commune, partagée, un objectif partagé. D'où, ô surprise, une description du nazisme comme fondamentalement anti-étatique. Mais cette élite germanique, minoritaire, doit diriger une multitude ; il faut donc inventer, pour cette minorité supérieure, un management qui ne repose plus sur la soumission, mais sur l'affirmation et l'engagement total de tous ses éléments. Il devient important de créer une organisation nouvelle dans laquelle, si l'objectif vient d'en haut (l'idéal supposé commun), sa réalisation est laissée au « génie » et à l'initiative de chacun. L'échec n'est pas possible, supériorité oblige. Les fondateurs de cette nouvelle manière de diriger les hommes, osons l'expression, de ce *new management*, nous les retrouvons après la guerre à la tête d'un Institut qui formera des cadres, non seulement allemands mais mondiaux, à Bad Harzburg ; au total environ 700 000 personnes bénéficieront de formation par ces ex-officiers nazis reconvertis à la vie civile. « Performance, initiative, liberté des moyens au service d'objectifs prédéfinis », nous avons là les ingrédients de l'entreprise « libérée », des valeurs tout à fait compatibles avec l'ultra-libéralisme qui sait si bien combiner l'idée de valeur individuelle, de concurrence, d'initiative et d'augmentation du résultat, c'est-à-dire du profit. La race a disparu mais pas l'idée de supériorité. L'autorité n'est plus nécessaire, pas plus que la soumission puisque l'engagement et l'adhésion suffisent et les remplacent beaucoup plus économiquement.

Si le modèle inventé et prôné par l'*Oberführer* Heinhart Höhn a perdu de son attractivité dans les années 80/90, c'est parce que se sont développées de plus en plus de procédures d'efficacité, ce qui a finalement rendu la double contrainte de la libre soumission tellement visible qu'elle en est devenue inacceptable... mais pas inacceptable puisqu'on la retrouve sous de nouveaux habits. Il n'y a plus de race supérieure, mais des premiers de cordée méritants, il n'y a plus de races inférieures, mais des masses qu'il faut savoir diriger par l'émotion et des récits mobilisateurs. L'éternelle problématique de la *science sans conscience*, ou des moyens inacceptables au service de fins qui les justifient sont toujours d'actualité.

Le livre de Johann Chapoutot, en montrant la continuité historique de cette problématique, va certainement en déranger plus d'un. Chacun n'essaye-t-il pas de faire de son mieux ? Mais justement, n'est-ce pas de ne pas accepter l'imperfection inévitable de ce mieux qui conduit à faire le pire ?